

DES MOTS ET DES DESIRS

INGRID ULFF RENARD

Si la sexe(ualité) impose ses certitudes à l'émotion, elle n'a pas de mots pour les décrire. Je crois que la conscience naît de la rencontre, par des chemins sinueux, des mots du corps et de la politique.

Je suis devenue lesbienne au début des années 80 dans les milieux lesbiens politisés et radicaux de Lyon et de Paris dans lesquels les concepts butch et fem n'existaient pas, sinon pour décrire un phénomène historique passé. Lorsque nous rencontrions ce « phénomène » dans les livres ou parfois dans certains bars, nous étions curieuses. Nous considérions ces lesbiennes comme totalement différentes de nous. Soit elles étaient des survivances d'un passé révolu, soit elles n'avaient pas fait leur révolution intérieure.

À la société/famille que je ressentais comme incohérente et hostile, je pouvais opposer une communauté politique en cours de constitution, dynamique, inventive. J'en faisais partie et cela me donnait énormément de fierté et de force. Mais s'y concevoir comme fem aurait été une absurdité. Il n'y avait ni vocabulaire pour nommer cela, ni parole collective pour décrire ce type d'attraction. Les modèles existaient, mais ne se disaient pas. De plus, nous étions surtout occupées à déconstruire le genre et à dénoncer les classes de sexe (homme/femme) comme une invention du patriarcat et fondement de l'oppression.

DE L'INTERPRÉTATION DE L'HISTOIRE

Au début des années 80 dans la revue *Masques* parurent plusieurs articles sur la vie des lesbiennes à Paris, à Berlin, et à Londres dans l'entre deux guerres. Je me sentis attirée et intriguée par ces personnages d'une autre époque. Les photos me montraient des lesbiennes en costume, les cheveux courts plaqués en arrière dansant ou posant à côté de lesbiennes en robe légère. Les commentaires accompagnant ces articles interprétaient ce type de relations comme une reproduction du modèle hétérosexuel et un phénomène passé.

Lorsque j'ai lu *Le Puits de solitude* de Radcliffe Hall, la version tragique selon laquelle l'amante « féminine » de Stephen la quitte pour un homme m'a rebutée et la tentative de l'auteure de décrire une « nature » différente qui fonderait un sexe différent m'apparut comme une erreur d'interprétation.

C'est également à cette période que furent publiées en France des rééditions et de nouvelles parutions décrivant le milieu cosmopolites des écrivaines, journalistes, peintres ayant vécu à Paris au début du XX^e siècle. Certaines de ces lesbiennes nous inspiraient par leur indépendance vis-à-vis des hommes, leur créativité intellectuelle. Mon amante et moi étions subjuguées par Gertrude Stein et son amante Alice Toklas. Mon amante me lisait les textes de Gertrude à haute voix. Sa présence physique, son corps, sa syntaxe réinventée, ses mots codés me fascinaient. Je me délectais des photos d'elle et d'Alice. J'étais fan, sans doute. À travers la sensualité de ses mots lus, des photos, elles m'apparaissaient si étranges, si différentes de la norme hétérosexuelle, si excentriques et cela me plaisait. Mais je ne disposais pas de mots pour nommer le type de relation qu'elles entretenaient. Lorsque moi et mon amante rencontrâmes notre première butch, nous fûmes subjuguées sexuellement et déstabilisées intellectuellement. Nous pressentions qu'il s'agissait là d'une relation amoureuse et sexuelle différente de la nôtre et de celles que nous avions connues jusque-là. Notre attraction sexuelle pour cette lesbienne produisit une crise profonde dans notre relation, en chacune de nous. Le désir que nous montrions l'une à l'autre ne nous suffisait plus. Notre sexualité me

paraissait soudain technique, détachée, plus centrée sur le corps comme objet que sur le ressenti. Nous avons commencé à nous reprocher de ne pas être ce que nous n'étions pas: comme « elle ». Si notre amour demeurait, notre sexualité était ébranlée. Commença alors une quête pour comprendre ce qu'était cette relation sexuelle si particulière et comment je me situais vis-à-vis d'elle.

NI UNE « FILLE », NI UNE « GAÇON MANQUÉ »

Durant mon adolescence, j'ai été hantée par un malaise, une peur d'être prise pour ce que je n'étais pas et la crainte d'être dévoilée dans ce que j'étais: une fille qui se sentait fille en sachant qu'elle n'était pas une fille.

Ce mot « fille » avait deux sens pour moi à l'époque. Lorsque fille signifiait appartenance à un groupe défini par son genre et son sexe, replacé dans une opposition/complémentarité fille/garçon impliquant un comportement social et hétérosexuel, je n'étais pas une fille. Si fille était une alternative à garçon manqué, je voulais être une fille. Or, les autres filles avaient tendance par de petites remarques à me renvoyer du côté des « garçons » lorsque je montrais trop de passion envers elles ou un comportement inadapté pour une fille. Bien que n'ayant pas à l'époque vraiment conscience d'être lesbienne, je ne voyais pas pourquoi je ne pouvais pas être une « fille » et me comporter comme je le faisais. Je sentais des choses que je n'arrivais pas à nommer et j'ai commencé à m'habiller et à me coiffer de façon outrée, développant une esthétique « féminine » décalée par rapport aux modes. Cette manière de me « parer » ou de me « déguiser » en fille avait une double fonction: d'une part m'assurer que je serais pas vue « comme un homme » et d'autre part réaffirmer un imaginaire, une symbolique et une esthétique personnelle développés durant l'enfance. C'est à travers elle que j'ai pu vivre et développer ma sensualité. J'étais fière de ne pas être dans les rapports hétéros adolescents, mais c'était une fierté fragile et je me renforçais moi-même en me sentant belle selon mon imagination et développant mon savoir.

Cependant les « filles-garçons-manqués » me paraissaient parfois avoir un statut enviable. Leur différence paraissait établie une fois pour toutes. La collectivité leur conférait le droit d'avoir cette place spéciale auprès des filles. Elles avaient également des « amitiés à égalité » avec les garçons et échappaient ainsi à la conception d'elles-mêmes comme objets sexuels potentiels.

J'ai retrouvé plus tard dans le milieu lesbien cette même difficulté à me définir et à affirmer mon refus d'être une « femme » tout en me réclamant de certains éléments d'une « féminité ». De même il m'a toujours semblé plus facile d'être butch si l'on voulait être reconnue.

UNE LESBIENNE N'EST PAS UNE FEMME

Plusieurs phrases résonnent en moi du fond des années 80. Mots qui m'ont provoquée, construite, poussée à réagir.

« Les lesbiennes ne sont pas comme toi, elles ne portent pas de jupes. Toi tu es féminine, tu es une vraie femme, elles ne sont pas des femmes. » (C'est ma mère!)

J'ai regardé ma mère avec son vieux jean usé, ses chemises blanches et ses éternelles baskets. J'ai regardé mon amante et vu qu'elle ne s'habillait pas comme moi. Je me suis fait couper les cheveux et peu à peu j'ai cessé de mettre des robes et des jupes car j'avais envie d'être lesbienne.

« Une lesbienne n'est pas une femme. »¹ Dans notre groupe de jeunes lesbiennes lyonnaises, cette affirmation a jailli un après-midi de l'une d'entre nous. Nous l'avons reprise comme une chanson, un triomphe de la compréhension, une immense respiration, une libération. Nous la chantions dans la rue en allant au cinéma, l'écrivions dans nos articles, la déclinions de diverses manières...

Ma lesbienne n'est pas une femme.

Jubilation d'avoir pris conscience que « femme » est une création abstraite du patriarcat, et qu'il est

1 Monique Wittig, *La pensée straight*. Ce texte a d'abord fait l'objet d'une communication en anglais dédiée aux lesbiennes américaines. « The straight mind », *Modern Language Convention*, New York, 1978.

possible de tout renverser, de se libérer des formes opprimantes, contraignantes. Ils suffisait de tout recommencer de zéro, de tout réinventer et être lesbienne c'était tout réinventer.

INVENTER UNE LESBIENNE

Le lesbianisme radical « prônait l'idée d'une société où les catégories « hommes » et « femmes » seraient abolies et non renforcées, notamment par la croyance en une essence ou en une nature intrinsèque à l'une et à l'autre de ces catégories »².

Pour abolir la classe de sexe, il faut brouiller les pistes, démontrer que ce ne sont que des signes arbitraires qui distinguent et définissent le féminin et le masculin. Si ces signes peuvent varier d'une époque à l'autre, d'une culture à l'autre, ils sont toujours interprétés en faveur du pouvoir de la classe des hommes et pour l'asservissement de la classe des femmes. Il s'agit donc de déjouer ces signes et pour chacune de révolutionner son apparence, le comportement, la sexualité, la pensée, le langage, les relations aux autres.

Celles qui continuaient à utiliser ces signes et à se ranger dans une catégorie par leur apparence, leur pensée ou leur sexualité trahissaient l'idéal révolutionnaire et jouaient le jeu du patriarcat.

Alors, créer l'androgynisme ?

L'androgynisme était pour notre génération de jeunes lesbiennes dans les années 80, une tentative d'échapper au genre. C'était un choix amusant, excitant, nouveau, j'avais envie pour la première fois d'être comme les autres.

Créer ce que je concevais comme l'androgynisme sur moi, me donnait une extrême satisfaction. Les cheveux très courts, sans aucun signe distinctif « féminin », j'avais l'impression de m'être dépouillée du superflu, de lâcher mon passé, de m'être recréée moi-même. Je ne me reconnaissais pas, et me sentais incognito, comme s'il était possible de recommencer une nouvelle vie dans la peau d'une autre. Changer d'apparence, comme changer de nom, de peau, de vie.

Un jour je me suis vue sur une vidéo prise au travail. Dans mes gestes et mon apparence il était difficile, au premier coup d'œil, de voir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Cela m'a donné une drôle d'impression. Je ne me suis pas reconnue.

QUAND LA RÉALITÉ EST VENUE SE METTRE EN TRAVERS DE MES PRINCIPES

Les butchs que je rencontrais et avec lesquelles je faisais l'amour vivaient leur lesbianisme dans le milieu lesbien des associations et des boîtes, mais hors du milieu politique. Si la rencontre entre nous était facile dans la séduction, elle devenait difficile quand il s'agissait de discuter. Lorsqu'elles parlaient de « lesbiennes masculines et féminines » je m'offusquais. La plupart du temps nous ne parlions pas de cela, mais de nos histoires, de notre appréhension de nous-même dans la société et vis-à-vis de nos amantes. En rencontrant mes amantes butchs, j'ai vu combien nous portons la marque et parfois la différence de nos origines dans notre corps. En parlant avec elles, j'ai compris que nous construisions notre sexualité autant en référence à notre passé qu'en rompant avec lui et en innovant. L'origine sociale et culturelle dans laquelle nous puissions pour constituer m'apparaissait soudain importante, non pas au titre d'une fidélité à une famille ou filiation patriarcale, mais comme référence nécessaire pour comprendre notre devenir.

La différence entre mes amantes butchs et moi c'était aussi leur rapport à leur passé qui les rendait sûres de ce qu'elles étaient et désiraient. Elles étaient fières de leur histoire, de leurs révoltes. Leur regard sur elles-mêmes, enfants ou adolescentes, était riche de confrontation avec la norme, d'affirmations de leur différence. Elles avaient acquis une confiance dans leur désir et le plaisir que

² *AHLA*, n° 25, mars 1999, p.21 (*Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* est une revue lesbienne radicale québécoise qui existe depuis mars 1982). Dans son article, Louise Turcotte reprend les principes fondamentaux du lesbianisme radical et suit leur évolution jusqu'à nos jours.

cela leur procurait ainsi qu'à leur amante.

Face à cela je me sentais pauvre. Mon opposition au rôle de fille me semblait difficile à discerner. Je n'avais pas d'histoires glorieuses. Au contraire, ma mère me trouvait trop maniérée, trop rêveuse, pas assez active et me poussait à faire du sport. Ma seule résistance avait été contre l'hétérosexualité. Et puis je découvrais une nouvelle sexualité. Le ressenti devenait plus important que le faire, le désir de mes amantes pour moi était très important. L'échange entre mon amante et moi nécessitait de ma part une concentration active sur ce qu'elle m'exprimait. Cela nous convenait parfaitement à toutes les deux.

Mais ce genre de rencontres était ponctuel et rare. Pendant des années je continuais à avoir une sexualité essentiellement avec des lesbiennes qui n'étaient pas des butchs. Je dois avouer que d'une certaine manière cela me rassurait, car une sexualité mutuelle où les deux amantes font la même chose correspondait plus à ce que je m'imaginai d'une sexualité utopique et égalitaire.

Jusqu'au jour où j'ai rencontré une lesbienne très « fem ». Notre relation fut foudroyante. Je n'arrivais pas à m'expliquer ce que je ressentais pour elle. J'étais attirée par elle, je l'aimais, mais je n'étais pas amoureuse d'elle. Tout ce qu'elle était, ce qu'elle portait, sa maison, ses gestes, ses vêtements me subjuguèrent. Et je les désapprouvais fermement. Nous nous disputions constamment au sujet de son apparence. Je défendais l'idée selon laquelle le vêtement est un signe de l'adaptation à un système oppresseur. Elle avançait que ce sont les actes et les idées qui comptent. Mais dans sa vie elle affirmait son lesbianisme avec une telle assurance et une telle autorité que je me sentais très fière d'elle. J'avais besoin d'elle et je ne voulais pas avoir une relation avec elle. Peu à peu, j'ai reconnu que j'avais envie d'être ce qu'elle était, que je m'identifiais à elle sexuellement.

En 1986, je suis partie au Danemark. J'avais besoin de prendre du recul et de faire le point sur mon engagement politique et sur ma vie. Au Danemark, ma sexualité a continué à m'interroger. Une nuit en faisant l'amour, j'ai pris conscience que toute la puissance du désir de cette nouvelle amante passait par ses gestes. Cette sensation si forte dans mon corps m'indiquait que c'était exactement cela que je cherchais. Mais le lendemain matin, elle m'annonça qu'elle ne ferait plus l'amour avec moi. Je lui faisais peur et elle me trouvait trop « féminine ». Une relation « égalitaire où les deux amantes font la même chose en même temps » était ce qui lui convenait. J'étais troublée et mécontente, car jusque-là les relations de ce type que j'avais vécues étaient toujours fondées sur un accord mutuel implicite. Ma fascination pour cette expérience sexuelle et le rejet de la part de cette lesbienne m'ont obligée à réfléchir à ce que je désirais vraiment et d'y faire face. Au cours de l'amitié que nous avons développée par la suite, nous avons parlé souvent de sexualité. Mais ce n'est que dix ans plus tard que nous avons pu qualifier notre sexualité d'alors de butch-fem.

Ainsi durant ce temps passé au Danemark, j'ai commencé à « mettre des mots » sur ce que je vivais depuis des années. Je suis passée de l'ignorance des concepts butch-fem à leur refus puis à leur acceptation. J'ai commencé timidement à expérimenter leur implication dans mes rapports avec les lesbiennes et dans ma vie sociale et politique. Ce ne sont pas alors des amantes qui m'y ont amenée, mais mes longues discussions avec mon amie Ulla M. et la lecture des romans de l'écrivaine américaine Lee Lynch.

Un soir dans un bar, nous discutons de mes déconvenues amoureuses. J'essayais de comprendre pour quelles raisons celle que je désirais ne voulait pas de moi et celles qui me draguaient ne correspondaient pas tout à fait à ce qui me convenait sexuellement. « C'est parce que tu trompes tes amantes potentielles avec des signes qui ne correspondent pas à ce que tu es. Tu leur fait croire que tu es une butch alors qu'en réalité tu es une fem. » Interloquée puis gênée, j'ai fini par éclater de rire en lui répondant que c'était là de vieux clichés qui dataient des années 40-50.

Durant les mois suivants, je me faufilai à la bibliothèque pour emprunter des livres qui me semblaient traiter du sujet. Déchiffrant avec peine l'américain, j'engloutissais l'un après l'autre les romans de Lee Lynch³. Ses livres m'ont fait douter de mes certitudes. J'ai découvert des personnages lesbiens butchs et fems, campés dans les années 50-60 aux États-Unis qui, malgré la distance historique et culturelle, me renvoyaient à mes propres problématiques. Je reconnaissais mes désirs, mes peurs, mes pudeurs, et mes histoires sexuelles et amoureuses avec des butchs.

3 Lee Lynch, entre autres *Old Dyke tales*, Naiad Press, 1984, et *The Swashbuckler*, Naiad Press, 1988.

J'ai commencé à douter de l'interprétation que l'on avait faite de cette partie de l'histoire lesbienne. Peu à peu j'ai été persuadée que certaines de ces lesbiennes avaient vécu des relations butch-fem, non pas parce que l'époque les y obligeait, mais parce qu'elles exprimaient ainsi quelque chose d'elles-mêmes. Je me suis demandé si l'on ne pouvait être fem en dépit de son époque et non à cause d'elle.

ESSAYER D'ÊTRE FEM

Je m'interrogeais sur ce qu'il fallait pour montrer à mes amantes que j'étais une lesbienne fem. Un soir je me suis déguisée en femme et je suis allée rejoindre des amies en boîte. Je me sentais affreusement mal à l'aise. Toutes mes copines me regardaient d'une drôle de manière et j'avais l'impression d'être comme un homme tombé au milieu d'une fête lesbienne: pas à sa place. J'ai dû refaire le même chemin que les années précédentes: expérimenter avec un vêtement puis avec un autre, avoir des cheveux longs, puis courts, puis longs, explorer l'usage des couleurs, les formes des vêtements, chercher des gestes, des modes de séduction, tentant de trouver une esthétique dans laquelle je me sente à l'aise comme lesbienne, observant ce qui plaisait à mes amantes.

J'ai rencontré ma première amante butch avec laquelle j'ai eu une relation d'amour, et je l'ai choisie parce que c'était une butch. Et une butch intégrale⁴

Je citerai ici l'extrait d'un texte de Lyndall Mac Cowan qui exprime mieux que je ne serais le faire ce que j'ai ressenti: « Il est certain que ce sont les butchs qui m'ont rendu mon corps, avec lesquelles le sexe a fait taire la constante plainte du magnéto intellectuel et le vieux message selon lequel ma seule valeur est mon esprit (...) Ce sont les butchs qui m'ont appris les orgasmes multiples et les sommets vertigineux du *fist fucking*; qui ont rendu acceptable que l'on me fasse l'amour jusqu'à ce que je me sente trop usée pour bouger. Ce sont les butchs qui m'ont donnée le droit de donner en répondant plutôt que dans la réciprocité, de faire l'amour en bougeant sous elles plutôt que d'utiliser ma langue et mes mains. Ce sont les butchs qui m'ont donné la permission de ne pas garder le contrôle à tout moment et les butchs qui ne pensaient pas qu'il était vain de vouloir me sentir belle et qui me donnaient l'impression que je l'étais. »⁵

Malheureusement, je n'avais pas suffisamment remis en question mes préjugés. Parce que je la désirais tant, j'ai eu envie de toucher son corps et de lui faire l'amour. Son refus m'a contrariée et j'en ai cherché les raisons. Fallait-il avoir cette même énergie de butch pour faire l'amour à une butch? En tant que fem n'étais-je pas capable de montrer ce genre de désir? Étais-je une lesbienne incapable sexuellement? Je rêvais de trouver une manière bien « fem » de faire l'amour à mon amante et que cela lui plaise autant qu'à moi. Trouver une façon de faire l'amour où je serais complètement à l'aise et aurais l'impression d'exprimer quelque chose qui serait vraiment moi et non pas une image de moi. Le plaisir de faire l'amour avec elle calmait mes interrogations momentanément. Mais je ne pouvais m'empêcher de reprendre mon questionnement. Pourquoi était-ce ainsi? Ne me faisait-elle pas confiance? Ne m'aimait-elle pas assez pour désirer cela de moi? Était-ce réellement sa préférence de faire l'amour ainsi? Avait-elle vécu un traumatisme qui lui rendait impossible la confiance nécessaire au laisser aller? N'aimait-elle pas se laisser aller? Voulait-elle m'exclure de ses émotions? Lorsque je lui disais mes doutes et mes questions elle me répondait invariablement: « Pourquoi serait-ce moi le problème? »

Le conflit s'est installé, enlisé et envenimé. Je n'osais parler de ce « problème » à personne. Que ce soit toujours elle qui me fasse l'amour, me semblait le comble de la honte. Un jour à une fête, une lesbienne nous a demandé notre opinion sur le sujet butch-fem. J'étais anesthésiée. D'un air blasé, je lui ai répondu que parfois je me sentais plus d'une manière, parfois plus d'une autre, selon mon humeur. Aujourd'hui cette lesbienne est mon amante et elle dit qu'elle ne m'a pas crue une seconde.

4 J'ai essayé de traduire l'expression « stone butch » qui décrit la butch qui fait l'amour à son amante et jouit sans que celle-ci ne la touche.

5 Lyndall Mac Cowan, « Re-collecting History, Renaming Lives: Femme Stigma ans the Feminist Seventies and Eighties », in Joan Nestle (ed.), *The Persistent Desire, a Femme-Butch Reader*, Boston, Alyson Publications, 1992, p.320 (ma traduction).

Pourquoi n'arrivais-je pas à en parler? J'avais l'impression que personne ne parlait de cela. Même celles que je voyais vivre ce qui me semblait être des relations butchs-fems n'en parlaient pas. Notre relation d'amour s'est usée sur cette question secrète, privée et insoluble. Aujourd'hui je m'en veux pour mon attitude. Dans mon ignorance de la sexualité des lesbiennes et ma peur que notre relation ressemble à l'hétérosexualité, j'oubliais que ma réalité pouvait avoir d'autres causes que le désir ou son manque.

RELECHIR LE GENRE

J'ai ressenti le besoin impérieux de parler ouvertement de mon vécu et de mes émotions. Je n'avais plus rien à perdre puisque le fait de ne pas avoir parlé m'avait fait perdre un amour. Puis deux rencontres ont été décisives: avec une lesbienne qui avait également « grandi » dans le mouvement lesbien radical et avec le livre de Joan Nestle, *The Persistent Desire*.

Janick s'était toujours considérée comme butch dans ses relations et avait mené une réflexion pour se nommer comme telle. L'amitié et l'amour que j'ai ressentis pour elle m'ont permis d'avancer dans ma pensée. C'est en discutant avec elle que j'ai pu passer mon histoire au crible de la critique et en faire une analyse politique. Avec elle, j'ai scruté la séduction butch-fem. L'observation de nos actes montrent combien est caduque toute assimilation à des rôles masculins ou féminins. La relation qui se tisse entre nous est alimentée par nos goûts, nos aptitudes, nos caractères qui ne font que contredire constamment toute assimilation à un genre. Car si à un moment nous pouvons dire: tel geste, tel acte relève chez cette lesbienne du féminin, l'instant suivant nous pourrions en dire autant du masculin. Certains actes même, qui relèveraient du féminin ou du masculin en raison de l'interprétation que l'on en fait, n'ont de genre que le signifié qui leur est imposé.

Je pense à une définition reprise par Sheila Jeffreys qui est connue comme l'une des premières et principales critiques lesbiennes féministes de butch-fem et dont les textes ont circulé en Angleterre et aux États-Unis.

Dans un article⁶ paru la première fois en 1987, elle construit son argumentation contre le concept butch-fem sur ce qu'elle appelle « butch and fem roleplaying in lesbian relationships »⁷. Ainsi, selon elle, durant les années 80, il fut choquant de voir les lesbiennes, leaders de leur communauté se réclamer de « jeux de rôles » butchs-fems. Elle compare ceux-ci à une sorte de fétichisme et à des relations de domination/soumission rappelant le S/M⁸. Elle s'appuie sur les analyses de la différence réalisée par les lesbiennes radicales quebécoises Louise Turcotte et Ariane Brunet: « Le concept de différence, institutionnalisé par l'hétérosexualité, repose sur un système de valeur où l'un est supérieur, l'autre inférieur, l'un est dominant, l'autre dominé⁹. » Puis Jeffreys fait le lien entre le concept de différence, source de toutes les oppressions et les relations butchs-fems incarnant la reproduction d'une polarité. D'après mon expérience, les relations de pouvoir qui nous oppriment dans nos relations lesbiennes, émanent d'une différence de statut social ignoré, volontairement ou non, par l'une ou/et l'autre. Les oppressions résultant du racisme, des rapports de classes, des relations intergénérationnelles, d'un handicap ou d'une maladie, d'une situation politique ou économique précaire (j'en oublie) me paraissent être les difficultés les plus urgentes auxquelles nous avons à faire face aujourd'hui. Je n'ai pas vu de lesbiennes butchs et fems reproduire des oppressions sur la base d'une ressemblance avec un couple homme-femme.

Si nous partons du principe qu'en tant que lesbiennes notre utopie est de nous placer hors du genre, comme le définit le lesbianisme radical, il n'est point de hiérarchie due à un classement selon le masculin et le féminin puisque ces notions n'existent pas. En intégrant le masculin et le féminin à notre conception de nous-mêmes, nous nous plions à une fiction racontée par la société hétéro que la réalité contredit à chaque instant.

6 Sheila Jeffreys, « Butch and Femme: Now and then », in *Not a Passing Phase*, Londres, The Women's Press, 1989.

7 Sheila Jeffreys, *ibid.*, p.158

8 Sheila Jeffreys, *ibid.*, p.179

9 Sheila Jeffreys cite Louise Turcotte et Ariane Brunet, « Separation and radicalism: An Analysis of the Differences and Similarities » dans *Lesbian Ethics*, vol. 2, n°1, p.46

Cette critique de Sheila Jeffreys m'a aidée à comprendre ce que butch et fem ne sont pas: des concepts opposés, s'inscrivant dans une polarité, car ce ne sont pas des catégories stables, facilement définissables et continues. Il existe tant de manière de se sentir fem ou butch, tant de façon de l'exprimer, nos désirs sont si étranges, divers et incontrôlables, changeants.

Cependant dans *The Persistent Desire*, tout en modulant l'utilisation de ces mots, nombreuses sont les auteures qui emploient les termes « masculin » et « féminin » pour décrire leurs ressentis et expériences. Une butch, Jeanne Cordova écrit: « Si les hommes et les femmes n'étaient pas divisés et si le genre était accepté comme quelque chose de fluide, je ne serais pas perçue comme déviante à une norme existante... »¹⁰

L'auteure remet en question l'opposition binaire homme/femme, mais pas le genre. Cette idée du genre comme étant fluide, offrant de multiples variations est une conception qui se développe beaucoup au début des années 90 dans les pays anglo-saxons. Elle est séduisante et laisse tout de même la place pour une critique du genre lorsqu'il est considéré en adéquation avec le sexe.

C'est sur cette adéquation que porte la critique de Rita Laporte lorsqu'elle remet en question les mots « masculin », « féminin » parce que les hommes les ont trop connotés en leur propre faveur. Mais quelques lignes plus loin, elle écrit que la controverse sur butch-fem indique qu'il existe un résidu de sens dans ces mots¹¹. Il serait intéressant de reprendre l'emploi que font ces lesbiennes américaines de ces deux mots, afin de dégager dans quelle mesure elles en extraient un sens qui leur permet de se décrire.

Abolir la notion de genre, c'est se retrouver sur la corde raide de l'utopie, mais il me semble, également au plus près de nos vécus de lesbiennes. Reprendre les notions de genre pour nous définir nous oblige à nous conformer à une pensée patriarcale fondée sur une division binaire masculin/féminin. Mais ces auteures, en décortiquant ces notions, cernent parfois quelque chose d'indéfinissable pour lequel nous n'avons pas de nom.

Durant un séminaire organisé en 1998 à Copenhague, par des lesbiennes radicales danoises, les lesbiennes présentes ont tenté de faire un bilan des changements survenus dans nos analyses et pratiques politiques depuis 1990. Nous sommes parvenues à la conclusion qu'il était nécessaire pour avancer de reconnaître qu'il n'existait pas « d'espaces libres » où nous puissions échapper au patriarcat. Mais les lesbiennes comme *afviger* (déviantes/dissidentes) survivent en créant des concepts qui entravent, gênent et au mieux invalident la fiction que le patriarcat impose comme vision du réel. Et si nous devons reconnaître que nos luttes même se font en fonction du système patriarcal, nous réussissons malgré tout à lui échapper un peu en détournant signes et sens. Être lesbienne c'est aussi développer cette habilité.

Ce que je trouve le plus intéressant dans tout ceci, ce sont les frictions qui apparaissent lorsque la représentation que l'on se fait de la réalité s'oppose à ce que l'on vit et ressent. Cela nous oblige à dépasser notre conception des codes sociaux, de l'éthique et de la politique. Ces contradictions, en nous obligeant à remettre en questions le discours sur notre réalité, entretiennent en nous un doute constant et nous propulsent dans un nouvel espace conceptuel.

Extrait d' Attirances. Lesbiennes fems, lesbiennes butchs, sous la direction de Christine Lemoine et Ingrid Renard, Paris, éditions gaies et lesbiennes, 2001, pages 138 à 151

10 Jeanne Cordova, « Butches, Lies, and Feminism » in Joan Nestle (ed.), *op. cit.*, p.280 (ma traduction)

11 Rita Laporte, « The Butch-femme question », in Joan Nestle (ed) *,op. cit.*, p.210 (ma traduction)